

—Soit, répondit le patron après hésitation, je vais prendre une heure ou deux de sommeil ; après... nous verrons après !

—Couche-toi, aussi, Julien. Tu en as besoin, fit Joë.

Le jeune homme refusa ; la mer avec sa colère, la nuit avec ses étoiles le captivaient.

Puis leur récente séparation d'avec le gentilhomme breton, son bienfaiteur, les événements qui l'attendaient le tenaient éveillé.

Il avait trop à penser.

—Julien, reprit l'ancien pirate, tu oublies ce que m'a recommandé le vicomte de Mercourt de Kervien, et ce que je lui ai promis. L'ancien commande ! obéis, cher petit mousse.

Il prononça ces mots avec une manœuvre étudiée qui semblait exquise avec son corps énorme, sa forte tête.

Un sourire mélancolique vint aux joues de l'adolescent.

—Allons, mon bon Joë, qu'il en soit comme tu voudras.

Et il se dirigea vers la cabine.

—Tu peux dormir sur tes oreilles, va, c'est ton Joë qui tient la barre. Pourvu que ça aille, à terre, la moitié aussi bien qu'en mer, nous n'aurons pas à nous plaindre. Va, bonne nuit, mon mousse.

L'adolescent lui envoya un adieu de la tête.

Une demi-heure après, la nature, le corps ayant vaincu l'esprit, le tangage de la barque le berçait, endormi en des songes heureux de combats triomphants.

A son réveil, le pont était humide de sembruns et des lames embarquées durant la nuit. Les marins bretons avaient laissé le gouvernail à Joë dont ils n'avaient pas tardé à reconnaître la réelle habileté.

Ce dernier montra au jeune homme la rive déchiquetée, tourmentée, chaos de rocs superbes, éroulement des monts dans la mer.

—Je reconnais l'endroit comme si j'y étais revenu il y a un an.

—Là-bas, tout là-bas où apparaît de la végétation et la Tweeds, c'est la frontière entre l'Ecosse et l'Angleterre.

—Dis-tu vrai ?

L'âme du jeune voyageur palpitait.

Il dévorait du regard ce point lointain encore que venait de lui désigner le matelot. Ce dernier paraissait préoccupé.

Avec une attention extrême, tout en veillant à la marche, il étudiait tous les points, tous les accidents de la côte.

A la vue d'un énorme rocher, sorte de muraille titanesque, dont l'infléchissement formait un abri contre les lames du large, il étendit brusquement son bras gauche.

Et, la main tremblante, le montra au jeune homme :

—Le voilà ! le voilà !

—Quoi ?

—Hier encore tu me le demandais l'endroit où le *Forward* se trouvait à l'ancre quand on est venu te livrer à Harrys le voilà !

—Oh ! mon Dieu ! fit le jeune, en serrant son cœur sous son poing fermé. C'est donc là qu'a commencé ma vie de si longues souffrances ! là qu'a commencé le mystère contre lequel je ne puis même pas me débattre.

—Nous l'éclaircirons, va. J'en jure par le saint dont je porte le nom.

Pareille à une mouette chassée par le vent, la barque doublait l'amorce des rocs qui, tant d'années auparavant, avait abrité le navire-corsaire et qui avait vu John Robby, ce bas Judas anglais, vendre, plus de trente deniers, un innocent.

Eavahi d'impressions impossibles à décrire, le fils de Walter d'Avenel ne prononçait pas une parole, son œil distendu rivé sur ce coin du monde où s'était décidée sa vie. Quand le passage fut franchi, les ravis se joignirent dans une expansion infinie.

—Voici donc le lieu du pacte infâme dépassé. Ma mère ! mon père ! prononça-t-il avec un accent de prière, de supplication, mes chers parents !

Et un sanglot brisant sa voix :

—Où êtes-vous ?...

Où ils étaient ?... A cette heure Walter d'Avenel rassemblait ses guerriers. Un temps de galop de son cheval, et il eût atteint le rivage !

Il aurait vu la barque qui portait son enfant.

Et poussant cet appel : "Julien !" il aurait vu son fils choir dans ses bras, et l'avenir s'ouvrir, s'illuminer, se décider et s'affermir soudain.

Mais cela n'était pas écrit sans doute au livre des destins.

Nul ne parut sur le rivage. Et la barque passa !

La Tweed mêlait ses eaux brouillées par les derniers orages aux eaux vertes de la mer.

Les végétations sombres, montrées de loin par Joë comme le seuil de l'Ecosse, s'accroissaient.

Encore quelques encablures, et l'embouchure élargie de la rivière franchie, on n'aurait plus à craindre les écumeurs anglais.

Julien, debout sur la petite et robuste embarcation, était immobile, tout son être concentré dans son regard, dans sa pensée.

Il ne respirait plus... La proue de la barque se trouva enfin à la hauteur de la rive écossaise.

Alors, un cri partit de l'âme, jaillit des lèvres du jeune homme.

Et d'une voix vibrante, enivrée, il cria :

—Terre de ma patrie, Ecosse !... salut à toi !...

Ce l'était bien, en effet, l'inoubliable, la toujours aimée terre natale, la contrée bénie où dorment les aïeux !

Et la barque, comme avec des ailes plus puissantes, voguait, volait presque, aurait-on dit, au ras des flots couleur de paillettes changeantes...

Et Julien, extasié, l'œil rempli de ravissement, contemplait ces rivages baignés d'ondes limpides et transparentes, ces côtes aux chatoyantes verdure, ces monts puissants couronnés de vieux arbres aux sommets chevelus.

Cet enchantement dura jusqu'à Edinbourg.

Là, il foula du pied ce sol sacré de la patrie que, depuis tant d'années, il aspirait à revoir.

—Adieu, amis, dit-il aux marins bretons qui l'avaient conduit jusque-là. Adieu le passé. Une existence nouvelle va commencer pour moi !

XLII - VERS LA BATAILLE

Tandis que Julien, avec la confiante audace et l'ingénuité heureuse de son âge, accompagné par Joë avec une superbe et tranquille assurance, se dirigea vers le palais de la reine, revenons auprès de Henri de Mercourt abandonné avec Martial, par la barque bretonne, sur un rocher de la côte anglaise.

Lionel, — puisque le gentilhomme français ne veut plus porter que ce nom aussi longtemps qu'il sera vêtu de son costume d'homme du peuple, — Lionel, ayant adressé un dernier signe d'adieu à ceux qu'emportait l'embarcation, n'avait dit que ces seuls mots à son compagnon :

—Allons, en route !

Et tous deux, franchissant l'arête du rocher, s'étaient dirigés vers l'intérieur.

A partir de cette heure, ils allaient se trouver sans doute aux prises avec les difficultés les plus redoutables.

Aussi Lionel venait-il d'étudier d'un coup d'œil le terrain devant eux...

C'était une dune basse, inondée au moment du reflux ; plus loin, des champs maigres, brûlés par l'air salin.

Dans cette étendue désolée, personne de visible.

Les deux Français s'enfoncèrent rapidement dans la plaine de sable, afin qu'on ne les vît pas arriver du rivage et que nul ne songeât à les interroger.

Lorsqu'ils eurent atteint l'extrémité des dunes, ils respirèrent.

—Nous voici en pays ennemi, dit à voix basse Lionel. Le plus difficile était d'y aborder sans être remarqués.

—Je crois apercevoir des maisons là-bas, dit Martial, en étendant le bras du côté de la Tamise.

Son compagnon étudia la contrée dans la direction qu'il indiquait.

—Je ne vois guère qu'une fumée. Mais tu dois avoir raison. C'est sans doute Marwel, le village de pêcheurs qui se trouve presque à l'embouchure de la Tamise. Allons-y !

Mais réfléchissant :

—Non, cet endroit ne vaut rien pour nous. Il est trop près de la côte. On a certainement vu passer notre barque au large, toutes voiles dehors pour enlever au sloop sinon la tentation au moins le temps de se mettre à notre poursuite pour nous demander qui nous sommes. En nous voyant arriver, on s'étonnerait et l'on nous questionnerait probablement.

Et, souriant avec une certaine amertume :

—Sa plus ou moins gracieuse Majesté Elisabeth n'aime pas les étrangers qui débarquent clandestinement dans son île. Et descendre autrement sur le quai de Londres, l'épée au côté, les éperons au talon, serait me désigner au poignard des sbires payés par son noble favori, le duc de Somerset.

Il s'orienta.

—Les navires qui viennent du large relèvent d'abord Maxwel, puis à cinq milles au nord Clairford où il faut tenir strictement le milieu du fleuve à cause des bancs de sables cachés de chaque côté, sous l'eau. Clairford est trop loin de la côte ; nul ne nous soupçonnera.

Devant eux un sentier étroit, tracé par les chars à bœufs des laboureurs, s'enfonçait dans les terres, se dirigeant vers le nord.

Il s'y engagea, suivi de Martial à qui il exposa son projet.

Clairford était également un village de pêcheurs ; ils y prendraient passage sur une barque transportant du poisson à Londres.

Et de la sorte ils débarqueraient dans la capitale de l'Angleterre sans que personne fit la moindre attention à eux.